La communication et médiation littéraire l'exil récit une ouverture relationnelle.

La littérature comme relation : définition des partenaires de l'échange.

Notre étude a pour objectif de cerner le parcours d'auteurs exiliques et la relation qu'ils tissent avec le public de réception. Cette relation est singulière puisqu'elle s'opère par la médiation du livre et qu'elle suppose un rapport indirect. Cependant, nous pensons qu'il est scientifiquement intéressant de percevoir celle-ci comme une conversation, cette considération permet de réintroduire au cœur de l'étude un impensé de la littérature, celle de son aspect communicationnel. C'est d'ailleurs sous l'aspect d'une conversation que Robert Escarpit définit la spécificité de la considération communicationnelle de la littérature.

²⁴¹ NOWICKI, Joanna, MAYAUX, Catherine, *L'Autre Francophonie*, Honoré Champion, Paris, 2012.

Ce que le lecteur motivé achète à la librairie ou emprunte à la bibliothèque, ce n'est pas un ensemble de feuilles brochées, ce n'est même pas un texte ou une œuvre, c'est un moyen de dialogue, c'est un interlocuteur.²⁴²

Si le lecteur achète un interlocuteur, c'est donc qu'il souhaite entrer en relation avec un individu. Si les études menées par Escarpit ont tendu à s'intéresser au fonctionnement de la « machine littéraire » à partir des réinterprétations du lecteur et des évolutions du sens que celui-ci donne à l'œuvre littéraire, pour notre part nous souhaiterions nous intéresser à la façon dont le locuteur exilique invite à la relation et donc à la manière dont il présente un visage discursif apte à la reconnaissance. Cet intérêt à la « conversation » littéraire implique dès lors une série de questionnements : comment rendre visible sa voix et comment atteindre une compréhension de cette conversation ? Comme nous l'avons vu la position de l'étranger est particulière lorsqu'il parvient dans une nouvelle société, mais le fait que cette relation puisse évoluer dans le temps, implique que le locuteur n'est pas emprisonné dans une réception stéréotypée de son énonciation, il peut faire changer le regard pré-discursif que le lecteur portera sur son œuvre. Aussi, si nous avons détaché le modèle d'Alexander Frame pour nous intéresser à ces énonciations, nous pensons qu'il faut encore préciser le modèle puisque les énonciations des auteurs exiliques se produisent dans un cadre singulier : non de la société en entier, mais celui de la microsociété que représente le champ littéraire français. Les travaux de Pierre Bourdieu²⁴³ sur l'organisation du champ littéraire français, nous confèrent des analyses précieuses. Selon Bourdieu, le champ s'est constitué par les efforts des auteurs, notamment Flaubert, afin de faire valoir cette position singulière. Son étude et son introduction sur *L'Éducation sentimentale* entend :

Reconstruire le point de vue de Flaubert, c'est-à-dire le point de l'espace social à partir duquel s'est formé sa vision du monde, et cet espace social

²⁴² CAIN, Julien, ESCARPIT, Robert, MARTIN, Herni-Jean, *Le livre français. Hier, aujourd'hui, demain*, Imprimerie Nationale, Paris, 1972, p. 18 cité par BOUCHARDON Serge, DESEILLIGNY, Oriane, 2010, « SIC et littérature », XVII^e congrès de la Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC), en ligne : http://www.utc.fr/~bouchard/articles/Bouchardon-Deseilligny-SFSIC-version-longue_2010.pdf.

²⁴³ BOURDIEU, Pierre, *Les règles de l'art, Genèse et structure du champ littéraire*, Points, Seuil, Paris, 1998.

lui-même, c'est donner la possibilité réelle de se situer aux origines d'un monde dont le fonctionnement nous est devenu si familier que les régularités et les règles auxquelles il obéit nous échappent.²⁴⁴

Ainsi, selon les travaux de Bourdieu s'intéresser à la littérature c'est également s'intéresser à la façon dont la figure de l'auteur est parvenue à devenir une figure autorisée au sein de l'espace social et comment celle-ci est devenue un lieu d'émergence du savoir. Ainsi, l'œuvre littéraire n'est pas un discours autonome, mais un discours pris dans le jeu social et qui a dû batailler pour pouvoir exister. C'est selon cette idée d'une lutte sociale pour pouvoir faire valoir une autonomie du champ littéraire que Pascale Casanova dans *La République mondiale des lettres*²⁴⁵ tente de s'intéresser à la façon dont cette République s'organise et fait valoir des figures de singularité et de légitimité.

Ce modèle d'une république internationale des Lettres s'oppose donc à la représentation pacifiée du monde, partout désignée sous le nom de mondialisation (ou *globalization*). L'histoire (comme l'économie) de la littérature, telle qu'on l'entendra ici, est au contraire l'histoire des rivalités qui ont la littérature pour enjeu et qui ont fait – à coup de dénis, de manifestes, de coups de force, de révolutions spécifiques, de détournements, de mouvements littéraires – la littérature mondiale.²⁴⁶

Ainsi, le champ littéraire serait une microsociété faite de luttes afin d'acquérir une position de pouvoir afin d'être lu et consacré. Casanova montre que l'organisation du champ littéraire mondial se fait en référence à des centres d'édition mondiaux qui établissent la norme. En outre, elle fait de Paris le référent absolu, il est ce qu'elle nomme « le méridien de Greenwich ». Son travail nous intéresse tout particulièrement, puisqu'elle traite de la position particulière des auteurs qui ne sont pas nés dans un territoire reconnu par la République mondiale des lettres. Aussi, selon elle, ils pâtissent d'un manque de reconnaissance de leur modernité qu'ils doivent

²⁴⁴ *Ibid.*, p. 86.

²⁴⁵ CASANOVA, Pascale, *La république mondiale des lettres*, Seuil, Paris, 1999.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 31.

revendiquer.

La seule frontière abstraite et réelle à la fois, arbitraire et nécessaire que les écrivains issus de la « province » littéraire s'accordent à reconnaître, c'est la frontière temporelle marquée par le méridien de Greenwich. Le décalage entre la capitale et la province est inséparablement temporel et esthétique : l'esthétique est simplement une autre manière de nommer le temps de la littérature.²⁴⁷

Cette étude permet de mettre en avant le fait que le champ littéraire s'organise en fonction de centres et de périphéries, mais également le fait que le dispositif littéraire expose les auteurs aux problèmes d'édition et de représentation pré-discursive de leurs œuvres. Ainsi, dans le cas de la francophonie choisie, il semble intéressant de se porter sur les logiques de diffusion et d'édition de ces œuvres tant l'« énonciation éditoriale »²⁴⁸ est nécessaire à ces auteurs afin de pouvoir être reconnus. Néanmoins, bien souvent, cette énonciation reprend les stéréotypes pré-discursifs et reproduit²⁴⁹ les incommunications décrites précédemment. En effet, les éditeurs valorisent les œuvres qui répondent à la demande du public de témoignage, alors que les auteurs refusent ce témoignage. S'il y a une disjonction entre l'énonciation auctoriale et celle éditoriale, c'est donc que l'auteur essaie également de communiquer quelque chose à son public et qu'il lutte au-delà du monde de l'édition afin de pouvoir communiquer son œuvre. C'est, selon nous, sur un de ces aspects que Maingueneau se détache de l'analyse du champ bourdieusienne, pour y préférer une analyse discursive. En effet :

Il y a bien chez Bourdieu des acteurs dans un champ, mais pas de scène d'énonciation, l'activité énonciative ne contribue pas à créer le contexte de

²⁴⁷ *Ibid.*, p. 145. Nous revenons dans notre troisième partie sur sa considération des auteurs provenant d'Europe médiane et ayant adopté la langue française comme langue de rédaction comme des « auteurs assimilés ».

²⁴⁸ SOUCHIER, Emmanuël, « Formes et pouvoirs de l'énonciation éditoriale », *Communication et langages*, n° 154, 2007, pp. 23-38.

²⁴⁹ POPA, Ioana, « Dépasser l'exil. Degrés de médiation et stratégies de transfert littéraire chez des exilés de l'Europe de l'Est en France », in: *Genèses*, 38, 2000. *Figures de l'exil*, sous la direction de Francine Soubiran-Paillet. pp. 5-32.

l'œuvre. La « vérité » est déjà là, donnée dans le contexte, c'est-à-dire une position dans le champ, et l'activité créatrice ne fait que la manifester et la conforter.²⁵⁰

Ainsi, le discours de l'œuvre, avant celui de l'éditeur, serait un discours de positionnement, c'est-à-dire qu'il crée également le contexte de son énonciation. Il n'est pas simplement le résultat d'un contexte, mais vise également à le créer. Aussi l'auteur ne cesse de se positionner, de définir sa place, son énonciation en vue d'un lecteur. La relation est toujours celle conversationnelle, c'est-à-dire celle placée sous le signe de l'échange²⁵¹. En ce sens, nous rejoignons les idées de Dominique Maingueneau lorsqu'il affirme :

On ne peut séparer l'institution littéraire et l'énonciation qui configure un monde, le discours ne se replie pas dans « l'intériorité d'une intention », il est la force de consolidation, vecteur de positionnement, construction progressive, à travers un intertexte, d'une certaine identité énonciative et mouvement de légitimation de l'espace même de sa propre énonciation. [...] D'où peut légitimement venir la parole, à qui elle prétend s'adresser, sous quelle modalité, à quel moment, en quel lieu, voilà à quoi nulle énonciation ne peut échapper. [...] L'œuvre ne peut déployer *son* monde qu'en construisant dans ce monde même la nécessité de ce déploiement.²⁵²

Ainsi, l'œuvre littéraire crée son contexte²⁵³ et joue alors des pouvoirs discursifs afin de légitimer son énonciation et de la rendre possible. Si le discours rend possible un contexte, elle n'est pas pour autant sans lien avec les dispositifs de contrôle de la parole et n'émerge jamais

²⁵⁰ MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire : paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004, p. 37-38.

²⁵¹ *Ibid*, p. 32.

²⁵² *Ibid*, p. 34.

²⁵³ « Le contexte n'est pas placé à l'extérieur de l'œuvre, en une série d'enveloppes successives, mais le texte est la question même de son contexte. Les œuvres parlent effectivement du monde, mais leur énonciation est partie prenante du monde qu'elles sont censées représenter. Il n'y a pas d'un côté un univers de choses et d'activités muettes, de l'autre des représentations littéraires détachées de lui qui en serait l'image. La littérature constitue elle aussi une activité, non seulement elle tient un discours sur le monde, mais elle gère sa propre présence dans ce monde. » *Ibid*, p. 32.

ex nihilo. Il faut voir dans cette idée d'une liberté discursive de l'auteur, une lecture qui se fait toujours en lien avec ce que Michel Foucault nomme la « fonction-auteur ». Ce concept vise à distinguer l'auteur comme figure sociale de celui perçu comme une figure discursive. L'auteur ne correspond pas au *moi* biographique à l'initiative de la fiction, ni comme étant à exclure de l'étude des œuvres, mais comme étant le principe à la base du discours.

L'auteur, non pas entendu, bien sûr, comme l'individu parlant qui a prononcé ou écrit un texte, mais l'auteur comme principe de groupement du discours, comme unité et origine de leurs significations, comme foyer de leur cohérence. [...] Dans l'ordre du discours littéraire, et à partir de la même époque, la fonction de l'auteur n'a pas cessé de se renforcer: tous ces récits, tous ces poèmes, tous ces drames ou comédies qu'on laissait circuler au Moyen Âge dans un anonymat au moins relatif, voilà que, maintenant, on leur demande (et on exige d'eux qu'ils disent) d'où ils viennent, qui les a écrits ; on demande que l'auteur rende compte de l'unité du texte qu'on met sous son nom ; on lui demande de révéler, ou du moins de porter par-devers lui, le sens caché qui les traverse ; on lui demande de les articuler, sur sa vie personnelle et sur ses expériences vécues, sur l'histoire réelle qui les a vus naître. L'auteur est ce qui donne à l'inquiétant langage de la fiction, ses unités, ses nœuds de cohérence, son insertion dans le réel.²⁵⁴

Ainsi, en étudiant l'auteur comme principe à la base du discours fictionnel, nous nous détachons de la méthodologie sociologique, puisque notre objet n'est pas d'étudier l'inscription sociale de l'auteur, mais l'acte communicationnel qu'il établit par le biais de ses différents discours. Cette différence de conception de l'auteur est notamment visible dans l'étude problématique de ce qu'est un « nom d'auteur ». Foucault reprend l'analyse searlienne et affirme :

Un nom d'auteur n'est pas simplement un élément dans un discours (qui peut être sujet ou complément, qui peut être remplacé par un pronom, etc.) ; il

²⁵⁴ FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, Nrf, Gallimard, Paris, 1971, p.28-30.

exerce par rapport aux discours un certain rôle : il assure une fonction classificatoire ; un tel nom permet de regrouper un certain nombre de textes, de les délimiter, d'en exclure quelques-uns, de les opposer à d'autres. En outre, il effectue une mise en rapport des textes entre eux ; Hermès Trismégiste n'existait pas, Hippocrate non plus - au sens où l'on pourrait dire que Balzac existe - , mais que plusieurs textes aient été placés sous un même nom indique qu'on établissait entre eux un rapport d'homogénéité ou de filiation, ou d'authentification des uns par les autres, ou d'explication réciproque, ou d'utilisation concomitante. Enfin, le nom d'auteur fonctionne pour caractériser un certain mode d'être du discours : le fait, pour un discours, d'avoir un nom d'auteur, le fait que l'on puisse dire « ceci a été écrit par un tel », ou « un tel en est l'auteur », indique que ce discours n'est pas une parole quotidienne, indifférente, une parole qui s'en va, qui flotte et passe, une parole immédiatement consommable, mais qu'il s'agit d'une parole qui doit être reçue sur un certain mode et qui doit, dans une culture donnée, recevoir un certain statut.²⁵⁵

L'étude du nom de l'auteur permet de montrer les enjeux de la communication littéraire : un enjeu classificatoire dans les genres de discours (incommunication 2), de les authentifier pour faire œuvre d'en fixer une responsabilité juridique, mais également sémantique (incommunication 3), et de les démarquer au sein de l'espace de parole (incommunication 1). Dans le cas de la littérature exilique le nom de l'auteur semble un facteur de légitimation puisqu'il marque une œuvre issue d'une expérience traumatique, le nom d'auteur est donc un élément qui génère un contrat de communication singulier²⁵⁶. Le nom de l'auteur à consonance « exotique » semble produire un visage pré-discursif où le témoignage sera attendu de la part du public : il existe donc au sein de notre corpus d'enquête une réelle attention à la création

²⁵⁵ FOUCAULT, Michel, « Qu'est-ce qu'un auteur ? », Bulletin de la Société française de philosophie, 63e année, no 3, juillet-septembre 1969, reproduit dans FOUCAULT, Michel, *Dits et Ecrits 1954-1988*, NRF, Gallimard, Paris, 1994, p.798.

²⁵⁶ « Le nom de l'auteur remplit une fonction contractuelle d'importance très variable selon les genres : faible ou nulle en fiction, beaucoup plus forte dans toutes les sortes d'écrits référentiels, où la crédibilité du témoignage, ou de sa transmission, s'appuie largement sur l'identité du témoin ou du rapporteur. » GENETTE, Gérard, *Seuils*, *op.cit.*, p. 44.

patronymique. L'exemple de Christine Arnothy, auteure incluse dans le paradigme des auteurs étant soumis à une réception historique, témoigne de cette attention au « nom de l'auteur ». Le premier élément à relever concernant la problématique du « nom de l'auteur » c'est qu'il s'agit d'un pseudonyme. En effet, la personne sociale qui se cache derrière ce pseudonyme est Irène Kovach de Szendrő, mais celle-ci est également la productrice de trois romans policiers signés sous le nom de William Dickinson, qui seront en 2004 complétés d'une suite, *L'homme aux yeux de diamant*²⁵⁷, signée par Christine Arnothy. Nous pensons que ces jeux identitaires retranscrivent cette lutte contre les incommunications effectuée par les auteurs eux-mêmes afin d'instaurer un contexte apte à leur reconnaissance. Dans un premier temps, il s'agit de « franciser » un nom à connotation « exotique » afin de pouvoir être reconnu au sein de l'espace de parole comme un locuteur valable et non comme une auteure sous influences russes. De plus, la distinction de l'œuvre entre Christine Arnothy et William Dickinson est bien celle de deux auteurs différents, dans notre sens, alors que ces figures sont produites par la même personne physique. En effet, l'émergence dans l'espace de parole ne se légitime pas selon les mêmes procédures, pour les deux auteurs, et n'assure pas la même cohérence énonciative. Aussi, on le voit bien l'identité d'auteur ne correspond pas à celle inscrite dans la société, elle est plutôt celle qui se construit dans et par le texte. C'est ce critère que retient Ricœur quand il parle de la conversation suspendue qu'entretient la littérature avec le lecteur :

Quand le texte prend la place de la parole, il n'y plus à proprement parler de locuteur, au sein du moins d'une auto-désignation immédiate et directe de celui qui parle dans l'instance de discours ; à cette proximité du sujet parlant à sa propre parole, se substitue un rapport complexe de l'auteur au texte qui permet de dire que l'auteur est institué par le texte, qu'il se tient lui-même dans l'espace de signification tracé et inscrit par l'écriture ; le texte est le lieu même où l'auteur advient.²⁵⁸

Aussi le texte est le lieu de la création de l'identité de l'auteur, celle-ci n'existant que parcourue

²⁵⁷ ARNOTHY, Christine, *L'homme aux yeux de diamant*, Le livre de Poche, Paris, 2006.

²⁵⁸ RICŒUR, Paul, « Qu'est-ce qu'un texte ? », *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Seuil, Paris, 1986, p. 158.

par le lecteur. Néanmoins, si cette identité n'existe que mise en action par les yeux du lecteur, reconfigurée par celui-ci, alors comment naît la conversation littéraire. Qu'est-ce qui attire l'œil du public vers cette identité en suspens ? Il faut donc élargir la notion de texte, dans un sens genettien, en y intégrant les paratextes comme étant des embrayeurs de la relation discursive qui appelle à naître. Aussi, l'identité de l'auteur naît sur un sol pré-discursif qui influence la relation et dont l'auteur cherchera à réorienter les enjeux par sa propre énonciation. Dominique Maingueneau, par le développement de la notion de *paratopie* littéraire permet de considérer le mouvement récursif entre régime fictionnel et régime social. Il définit cette notion comme suit :

Notion introduite par Dominique Maingueneau (1993) pour désigner la relation paradoxale d'inclusion/exclusion dans un espace sociale qu'implique le statut de locuteur d'un texte relevant des discours constituants. C'est « une difficile négociation entre le lieu et le non-lieu, une localisation parasitaire qui vit de l'impossibilité même de se stabiliser. » (1993 :28). Ce statut paradoxal découle de la spécificité de ces discours qui ne peuvent s'autoriser que d'eux-mêmes : si le locuteur occupe une position topique, il ne peut parler au nom de quelque transcendance, mais s'il ne l'inscrit pas en quelque façon dans l'espace social, il ne peut proférer un message recevable. [...] La paratopie ne peut se réduire à un statut social : à ce niveau, il n'y a que des paratopies potentielles : il ne suffit pas d'être exilé ou orphelin pour être créateur. [...] Pour que la paratopie intéresse le discours, il faut qu'elle soit structurante et structurée par la production des textes : en énonçant, le locuteur s'efforce de surmonter son impossible appartenance, mais cette impossible appartenance, nécessaire pour pouvoir s'énoncer ainsi, est confortée par cette énonciation même.²⁵⁹

En définissant l'inscription de la parole de l'auteur sous le concept de paratopie, Maingueneau offre l'opportunité de pouvoir concilier le monde biographique et le monde fictionnel. L'œuvre d'art en même temps qu'elle est influencée par le milieu social dont elle émerge, le modifie

²⁵⁹ MAINGUENEAU, Dominique, « Paratopie », in CHARAUDEAU, Patrick, MAINGUENEAU, Dominique (dir.), *Dictionnaire des analyses du discours*, Seuil, Paris, 2002. p. 420.

afin de gérer cette relation d'inclusion/ exclusion au monde social. L'objet principal des recherches prenant pour appui la paratopie est d'étudier la constitution d'un lieu²⁶⁰, d'une place à partir de laquelle l'écrivain prend la parole. Placer notre étude sous le parrainage des études du discours littéraire nous fixe un objet de recherche : définir le lieu²⁶¹ d'émergence des discours exiliques et leur constitution. Ainsi, il nous semble essentiel de prendre en compte la constitution identitaire de l'auteur au sein de l'œuvre puisqu'elle constitue le relai, voire l'enjeu, de la médiation littéraire : en effet, pas de communication sans identité.

La complémentarité de ces trois concepts de culture, d'identité et de communication, qu'il convient de penser ensemble comme des processus indissociables. Alors que la culture préfigure la structuration de l'expérience et les comportements communicationnels, les identités constituent des « étiquettes », ou des repères symboliques, permettant aux acteurs sociaux de définir la relation et de se situer les uns par rapport aux autres, pendant leurs interactions, faisant appel, à des savoirs culturels bien précis, associés notamment aux groupes et aux rôles sociaux.²⁶²

Selon cette idée la culture est le sol sur lequel se fonde l'interprétation des interventions des auteurs et l'identité devient la catégorie de classification des auteurs en fonction de laquelle une position leur est attribuée : position qui va déterminer la sorte de relation que le public entend

²⁶⁰ « Elle [la littérature] définit bien un « lieu » dans la société, mais les écrivains ne peuvent constituer une corporation comme n'importe quelle autre. Sans « localisation » il n'y a pas d'institution permettant de donner un statut à la production et la consommation des œuvres, mais sans « dé-localisation » il n'y a pas à proprement parler de création. L'appartenance au « champ » littéraire n'est pas l'absence de tout lieu, mais plutôt une difficile négociation, dans le discours même, entre le lieu et le non-lieu : cette localisation parasitaire, cette appartenance paradoxale qui vit de l'impossibilité même de définir une véritable appartenance, nous avons proposé de la nommer *paratopie*. Selon les époques, les pays, elle prend des visages différents : aèdes nomades de l'antiquité grecque, parasites protégés des grands à l'époque classique, bohèmes qui s'opposent aux « bourgeois »... » MAINGUENEAU, Dominique, *Contre Saint Proust*, Belin, Paris, 2007, p. 67.

²⁶¹ « Tout écrivain s'inscrit dans une tribu d'élection, celle des écrivains passés ou contemporains, connus personnellement ou non, qu'il place dans son panthéon personnel et dont le mode de vie et les œuvres lui permettent de légitimer sa propre énonciation. Cette communauté spirituelle qui se joue de l'espace et du temps associe des noms dans une configuration dont la singularité ne fait qu'une avec la revendication esthétique de l'auteur » MAINGUENEAU, Dominique, « Un impossible lieu », *Le discours littéraire : Paratopie et scène d'énonciation*, Armand Colin, Paris, 2004, p. 75.

²⁶² FRAME, Alexander, *Communication et interculturalité*, op.cit., p.131.

entretenir avec l'auteur. C'est en effet, en fonction d'une position que l'auteur est lu : mais cette position n'est pas figée, mais posée et modifiée dans l'ordre du discours littéraire. Nous employons l'expression ordre du discours en direct référence au texte de Michel Foucault et prenons en compte le fait que le discours s'il peut permettre une émergence, celle-ci est toujours contrôlée. En effet, le dispositif littéraire est un principe de limitation de l'ordre de parole puisqu'il régule l'émergence : l'accès à la catégorie d'auteur est limitatif²⁶³, et à l'intérieur de cette catégorie, il demande à l'auteur d'être cohérent et de répondre de son « identité d'auteur »²⁶⁴, enfin l'organisation du discours²⁶⁵ n'est pas non plus libre, mais demande de répondre à des « maximes conversationnelles »²⁶⁶. Aussi c'est dans un dispositif normé que l'identité d'auteur se configure. Il convient donc de s'intéresser aux possibilités qu'a un auteur de se définir, de créer cette « fonction-auteur » indépendante de son « moi » social, et *a fortiori* lorsque celui-ci est pris dans une narrativité pré-discursive comme c'est le fait dans le cas des auteurs exilés.

L'identité nœud problématique de l'échange.

En ayant pour ambition d'étudier la relation exilique, notre recherche implique de se poser la question du travail identitaire qui se dégage des œuvres produites par les auteurs. Selon Lipiansky, l'identité est «à la fois la condition, l'enjeu et la résultante d'un grand nombre de communications sociales »²⁶⁷. En effet, communiquer suppose d'avoir une confiance dans celui

²⁶³ « Les discours qui «se disent» au fil des jours et des échanges, et qui passent avec l'acte même qui les a prononcés ; et les discours qui sont à l'origine d'un certain nombre d'actes nouveaux de paroles qui les reprennent, les transforment ou parlent d'eux, bref, les discours qui, indéfiniment, par-delà leur formulation, sont dits, restent dits, et sont encore à dire. Nous les connaissons dans notre système de culture: ce sont les textes religieux ou juridiques, ce sont aussi ces textes curieux, quand on envisage leur statut, et qu'on appelle «littéraires» ; dans une certaine mesure des textes scientifiques. » FOUCAULT, Michel, *L'ordre du discours*, *op.cit.*, p. 24.

²⁶⁴ « On demande que l'auteur rende compte de l'unité du texte qu'on met sous son nom ; on lui demande de révéler, ou du moins de porter par-devers lui, le sens caché qui les traverse ; on lui demande de les articuler, sur sa vie personnelle et sur ses expériences vécues, sur l'histoire réelle qui les a vus naître. L'auteur est ce qui donne à l'inquiétant langage de la fiction, ses unités, ses nœuds de cohérence, son insertion dans le réel. » *Ibid*, p.29-30.

²⁶⁵ « Raréfaction, cette fois, des sujets parlants ; nul n'entrera dans l'ordre du discours s'il ne satisfait à certaines exigences ou s'il n'est, d'entrée de jeu, qualifié pour le faire. Plus précisément : toutes les régions du discours ne sont pas également ouvertes et pénétrables ; certaines sont hautement défendues (différenciées et différenciantes) tandis que d'autres paraissent presque ouvertes à tous les vents et mises sans restriction préalable à la disposition de chaque sujet parlant. » *Idem*, p. 38-39.

²⁶⁶ GRICE, H. Paul, « Logique et conversation », *Communications n°30*, p. 57-72.

²⁶⁷ LIPIANSKY, Edmond-Marc, « L'identité dans la communication », *Communication et langages*, n°97, 3eme trimestre, 1993.

qui parle et qui répond, celle-ci découle de l'identité qu'autrui projette et qui est elle-même sans cesse négociée au sein de la communication. Ainsi, si les études de communication se sont penchées amplement sur les nouveaux modes de mises en relation des individus²⁶⁸, les vingt dernières années ayant vu le développement d'outils relationnels grâce au déploiement des NTIC ; toutefois, le questionnement sur l'identité ne peut être simplement un questionnement technique, mais doit également porter sur la façon dont celle-ci se constitue. Dominique Wolton indique que la communication ne peut se résoudre à n'être qu'une analyse de ses techniques, mais elle doit également être une étude anthropologique²⁶⁹ sur la façon dont l'individu se compose identitairement dans la visée d'une relation avec autrui. En effet, la découverte des processus d'incommunication ne peut se réduire à une impossibilité technique d'établir un lien, mais bien plus à une question sur le travail de la mise en relation anthropologique des individus. Les incommunications²⁷⁰ peuplent le parcours de l'exilé et ce n'est qu'en observant le travail de renégociation identitaire, d'adaptation à l'autre que l'on pourra entendre la façon dont l'exilé travaille son identité pour être reconnu et pouvoir habiter une nouvelle terre. Cependant, avant de pouvoir aborder notre conception de l'identité et d'exposer la façon dont nous allons l'étudier, il convient de revenir sur les critiques qui portent sur le maintien d'une étude en termes d'identité. Roger Brubackers dans le texte « Beyond Identity »²⁷¹ repose la question identitaire et tente de montrer que l'emploi du terme est fautif et ne permet pas l'étude. Du fait de l'hétéronomie du moi et de la perte du maintien de l'identité dans le temps²⁷², il préfère opter pour les recherches en termes d'auto-compréhension et d'identification²⁷³. En outre, deux chercheurs spécialistes des questions migratoires, Michel Agier et Alexis Nouss, refusent l'emploi du terme et préfèrent celui de « condition » permettant, selon eux, d'éviter le « piège identitaire »²⁷⁴ et de ne pas figer l'individu dans une fixité et d'accepter les mutations et les

²⁶⁸ Notamment au travers de l'étude de la mise en place identitaire du sujet pris dans les réseaux sociaux.

²⁶⁹ « Le prochain enjeu de mondialisation consistera à reconnaître que la communication n'est ni une question technique, ni une question économique, mais d'abord une question culturelle et politique. » WOLTON, Dominique, « De l'identité à la communication », *Science et devenir de l'homme*, 2008, N° 55, fascicule thématique "Ce qui fait Identité", 2008.

²⁷⁰ « Cette phase d'expression liée à l'identité vient buter sur l'incommunication de l'autre, et c'est en quoi l'identité repose la question de la communication. C'est pourquoi il n'existe pas d'identité sans problématique de la communication ». *Ibid.*

²⁷¹ BRUBACKERS Rogers, JUNQUA Frédéric, « Au-delà de L'« identité », in *L'exception américaine (2), Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 139, septembre 2001. pp. 66-85.

²⁷² *Ibid.*, p. 74.

²⁷³ *Ibid.*, p.78.

²⁷⁴ « Chacun est renvoyé à une identité qui lui serait essentielle, authentique, « vraie ». Et, dans le même temps, lisible et catégorisable dans l'ensemble « global ». Les assignations identitaires sont une part déterminante de ce

évolutions des conditions humaines. Néanmoins, nous aimerions grâce à l'appui sur les études ricœuriennes, montrer que l'identité si elle est conçue en terme narratif ne suppose pas une fixité, mais permet justement de penser les conditions traversées et pensées par les individus. C'est cette démarche que J. Michel préconise, dans son étude sur les récits migratoires, ne pas abandonner le terme d'identité, mais l'inclure dans le modèle ricœurien puisqu'il permet de penser le sujet comme inclus dans un dispositif, tout en postulant une identité en processus et se donnant dans le récit de soi.

Le sujet n'est pas d'emblée et ne sera jamais « le maître du sens ». L'abandon d'une anthropologie de facture subjectiviste ne se traduit pas toutefois par le renoncement à penser un sujet comme procès, comme pratiques de soi, comme interprétation de soi. La voie courte d'une anthropologie philosophique qui fait du sujet un rapport d'immédiateté fondationnel de soi à soi laisse place à une voie anthropologique plus longue qui puise sa réflexion dans les « médiations », pour autant « que l'existence ne vient à la parole, au sens et à la réflexion qu'en procédant à une exégèse continue de toutes les significations qui viennent au monde de la culture. » Faire le deuil du sujet comme substance extra-mondaine ouvre déjà l'herméneutique philosophique du soi vers une sociologie herméneutique du soi. Un pas supplémentaire est franchi lorsque l'on considère que les cadres d'interprétation et d'auto-interprétation sont médiatisés socialement et culturellement, c'est-à-dire selon les configurations anonymes et collectives de significations qui dépassent le huis clos que le sujet formerait avec lui-même. Penser le sujet comme subjectivation et comme être socialisé constitue les deux conditions essentielles qui rendent possible la construction d'une sociologie herméneutique du soi.²⁷⁵

dispositif mouvant de contrôle économique, social et politique à l'échelle planétaire. Elles sont appuyées par un discours essentialiste – faisant appel éventuellement à l'anthropologie ou à ses caricatures dans ses versions les plus culturalistes et différentialistes -, aux fins de séparations, de répartitions et de rejets. » AGIER, Michel, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La découverte, Paris, 2001, p. 6-7.

²⁷⁵ MICHEL, Johann, *Sociologie du soi, Essai d'herméneutique appliquée*, PUR, Rennes, 2012, p. 41-42.

Ainsi, selon cette démarche l'identité n'est plus pensée comme étant solipsiste, mais est pensée comme étant toujours en lien avec le monde social où le sujet prend la parole. Ce parti pris théorique conduit à s'intéresser aux « technologies du soi »²⁷⁶ afin d'entrer en relation et donc non prioritairement en fonction d'une quête de vérité. Prendre en compte les dispositifs permet de restreindre la possibilité qu'a l'individu de s'auto-positionner, mais non pas de l'annihiler. De plus, cette part fictionnelle de soi que constituent les récits ne conduit pas à dénier un intérêt scientifique pour ceux-ci, en effet, l'étude des négociations et adaptations de soi pour entrer en relation nous semble au cœur des enjeux de communication. « Même illusoires ou déformées, les identités narratives ainsi construites n'en demeurent pas moins des subjectivations sociales, des modes de construction et d'interprétation de soi que l'on peut soumettre à l'investigation scientifique. »²⁷⁷

Quelle identité étudier ?

Le modèle ricœurrien d'analyse de l'identité et du récit comme pivot entre événement et identité a été intégré au modèle d'étude des sciences de l'information par l'œuvre de théorisation effectuée par Marc Lits²⁷⁸ dans son analyse du récit médiatique et repris par Annick Dubied²⁷⁹ dans son analyse du récit médiatique des « faits divers ». Le récit serait encore « le meilleur lieu de médiation pour l'appropriation des événements du monde par les citoyens consommateurs d'informations »²⁸⁰. En outre, dans le cas de la relation exilique, le récit permet également de configurer une identité capable de générer une relation et de pouvoir provoquer une adhésion communautaire vis-à-vis de cette identité projetée. Le récit de soi est alors conçu comme une médiation, au sens fort du terme. Comme l'analyse Michèle Gellereau, le récit permet d'opérer le lien entre le public et l'objet, mais également de créer du sens²⁸¹, c'est-à-dire

²⁷⁶ *Ibid.*, p. 42.

²⁷⁷ *Ibid.*, p. 45.

²⁷⁸ LITS, Marc, *Du récit au récit médiatique*, De Boeck Supérieur, Bruxelles, 2008.

²⁷⁹ DUBIED, Annick, « Une définition du récit d'après Paul Ricœur », *Communication*, vol. 19/2 | 2000, pp. 45-66 ou encore sa thèse où elle élargit le concept ricœurrien de récit afin de l'adapter au récit médiatique : DUBIED, Annick, *Les dits et les scènes du fait divers*, Droz, coll. Travaux de sciences sociales, Genève/Paris, 2004.

²⁸⁰ LITS, Marc, « L'information à l'heure du numérique ou la fin du récit médiatique ? » *Variation autour de la communication*, Recherche en Communication n°28, 2007.

²⁸¹ « Si cette perspective n'est pas à exclure quand le guide décide de raconter une histoire, je voudrais adopter ici un autre point de vue et poser l'hypothèse du récit comme une quasi-nécessité pour construire une cohérence et interpréter les objets, et ce dans un parcours dialectique, du processus de patrimonialisation à sa valorisation pour

que par la médiation du récit, le locuteur opère des choix et oriente la réception des événements configurés²⁸². Comme nous l'avons remarqué c'est un événement qui marque le visage pré-discursif des auteurs de la francophonie choisie d'Europe médiane : celui de l'exil, aussi il nous semble adéquat d'user du modèle ricœurien afin de comprendre la configuration de cet événement afin d'en faire un socle relationnel. Afin de comprendre l'importance du récit comme un acte de mise en relation, nous pensons que le détour par les études des constructions identitaires nationales permet de montrer l'importance de ces usages et les nœuds d'enquête. Les travaux d'Anne Marie Thiesse permettent de montrer comment la promulgation d'une identité nationale passe par le récit mythique et fondateur qui permet, grâce à sa diffusion, de générer une communauté nationale. C'est d'ailleurs en fonction de ce manque de récit qu'Anne Marie Thiesse critique l'Union européenne : « Lui fait défaut tout ce patrimoine symbolique par quoi les nations ont su proposer aux individus un intérêt collectif, une fraternité, une protection. »²⁸³. Ainsi, c'est au travers une sélection d'actes jugés comme symboliques et par leur mise en récit que les nations ont réussi à créer une communauté.

Dès cette première piste, nous pouvons distinguer entre ce que Ricœur nomme « identité-mêmeté » et « identité narrative ». En effet, les recherches sur l'identité personnelle sont prises dans une dialectique paradoxale : soit l'on postule l'unité du sujet dans le temps et ainsi l'identité est perçue comme un ensemble de caractéristiques fixes qui enferment l'individu dans un déterminisme absolu, soit l'on postule l'adaptation du sujet aux différentes situations et la possibilité de jouer de ses différents visages en fonction du « lieu » où il se situe, mais dès lors l'individu devient multiple et perd toute responsabilité puisque l'identité ne permet plus d'ascrire l'action à un agent défini. C'est dans le but de répondre à cette aporie de l'identité

des publics et inversement. » GELLEREAU, Michèle, « Le récit de témoignage sur les usages comme reconstruction du sens des objets » in *Le récit dans la médiation des sciences et des techniques, Culture & Musées*, n°18, p.76. Si cette analyse porte sur une étude la médiation culturelle au sein des musées, nous faisons l'hypothèse que le récit des francophones choisis n'est pas si différent, puisqu'il s'agit également pour ces auteurs de mettre en récit des événements « exotiques » pour le public de réception et donc d'opérer un lien avec ce même public. Cependant, l'orientation du récit ne se fait pas selon une volonté de patrimonialisation, mais dans le but d'acquérir une reconnaissance de soi comme membre à part entière de la communauté de culture dans laquelle s'énoncent ces médiations.

²⁸² « La narration lie les éléments les uns aux autres, unifie des connaissances dispersés en un tout cohérent. » GELLEREAU, Michèle, « Au croisement des récits : analyse de quelques dispositifs de communication dans la construction du récit patrimonial », *Colloque bilatéral franco-roumain*, CIFSIC, Université de Bucarest, 28 juin – 3 juillet, 2003, texte disponible sur https://halshs.archives-ouvertes.fr/sic_00000679/document, consulté le 4 mars 2017. Ainsi, reprenant le concept d'intrigue et de configuration de Ricœur, il est possible de percevoir le récit comme une médiation puisqu'il configure conjointement le discontinu et qu'il l'oriente dans un sens particulier.

²⁸³ THIESSE, Anne-Marie, *La création des identités nationales, Europe XVIIIe-XXe siècle*, Seuil, Paris, 1999, p.18.

personnelle prise dans le temps que Ricœur produit cette disjonction conceptuelle entre identité-mêmeté et identité-ipséité. Face aux apories qu'il pointe au sein de la philosophie de l'agent²⁸⁴ et de la philosophie analytique²⁸⁵, cette distinction a pour but de détacher une « permanence dans le temps qui soit une réponse à la question « qui suis-je » ? »²⁸⁶ lorsqu'une action est produite. Ainsi, « à première vue, en effet, la question de la permanence dans le temps se rattache exclusivement à l'identité-idem, que d'une certaine façon elle couronne. » En effet, cette notion contient l'identité numérique²⁸⁷ et l'identité qualitative²⁸⁸ contrôlée par un principe de permanence dans le temps²⁸⁹. La mêmeté de l'identité personnelle se résume dans le maintien du caractère de l'individu dans le temps. L'individu possède un ensemble de caractéristiques qui n'évolue pas dans le temps : un pays de naissance, un nom,...

Composée de traits objectivables de la personne, la mêmeté apparaît d'une certaine manière comme la part objective de l'identité personnelle. C'est un domaine familier de la sociologie, en particulier avec la notion d'habitus.²⁹⁰

Cette identité-mêmeté est présente dans le cas des auteurs que nous étudions. Même si nous avons indiqué que nous considérons l'auteur comme celui qui se présente dans les discours, et non comme l'auteur biographique, cette identité est mise en avant dans les notices biographiques²⁹¹ qui accompagnent l'introduction des ouvrages auprès des lecteurs. Celle-ci

²⁸⁴ RICŒUR, Paul, « De l'action à l'agent », *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, pp. 109-136.

²⁸⁵ RICŒUR, Paul, « L'énonciation et le sujet parlant. Approche pragmatique », *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, pp. 55-72

²⁸⁶ *Ibid*, 143.

²⁸⁷ « Identité, ici, signifie unicité : le contraire est pluralité [...]. À cette première composante de la notion d'identité correspond l'opération d'identification, entendue au sens de réidentification du même, qui fait que connaître c'est reconnaître : la même chose deux fois, n fois. » *Ibid*, p. 141.

²⁸⁸ « L'identité *qualitative*, autrement dit la ressemblance extrême : nous disons de X et de Y qu'ils portent le même costume, c'est-à-dire des vêtements tellement semblables qu'il est indifférent qu'on les échange l'un pour l'autre ; à cette deuxième composante correspond l'opération de substitution sans perte sémantique » *Idem*.

²⁸⁹ « La continuité ininterrompue entre le premier et le dernier stade du développement de ce que nous tenons pour le même individu ; ce critère l'emporte dans tous les cas où la croissance, le vieillissement, opèrent comme des facteurs de dissemblance [...] ainsi dirons-nous d'un chêne qu'il est le même ; du gland à l'arbre entièrement développé. » *Ibid*, p. 141-142.

²⁹⁰ Gérôme Truc, « Une désillusion narrative ? De Bourdieu à Ricœur en sociologie », *Tracés, Revue de Sciences humaines*, n°8, 2005, p. 51.

²⁹¹ L'ensemble des ouvrages de Christine Arnothy édités dans la collection Le livre de Poche sont précédés de ces mots « Née à Budapest, Christine Arnothy a fait de solides études à Paris. » renvoyant à une identité-mêmeté capable d'assurer un caractère unifiant à l'ensemble des récits et invitant le lecteur à parcourir l'ensemble des ouvrages.

constitue même un élément revendiqué par l'éditeur²⁹² afin d'inviter le lecteur à la lecture. Cette survalorisation de l'identité-mêmeté pour initier la lecture a été explorée par V. Porra²⁹³ afin de montrer que le lecteur français était avide de lire des étrangers qui s'étaient convertis à sa langue. Néanmoins, l'étude de cette identité conduit à une déviation du questionnement original portant sur la question « qui ? ». « Il s'agit du recouvrement du *qui ?* par le *quoi ?*, lequel fait glisser de la question : « *qui suis-je ?* » à la question : « *que suis-je ?* »²⁹⁴

Afin de converger vers cette interrogation primordiale, Ricœur démontre que l'individu même lorsqu'il est défini au travers de son caractère doit également être interprété comme capable de s'identifier à des éléments extérieurs à lui-même. Ainsi, l'ipséité doit être comprise comme la façon dont l'individu se rapporte à lui-même en fonction d'éléments étrangers, ce que nous avons décrit comme les engagements du sujet. Le sujet possède une capacité d'autodéfinition de lui-même et c'est ainsi qu'il acquiert une responsabilité. L'ipséité se réalise notamment dans le cadre de promesses²⁹⁵, le sujet s'engage au maintien de soi dans le temps, non pas en fonction de son caractère, mais en fonction d'un choix éthique. Cette dualité de l'expérience de l'identité personnelle faite d'extériorité et d'intériorité ouvre un interstice de sens que vient combler la mise en place du concept d'*identité narrative*.

À la différence de l'identité abstraite du Même, l'identité narrative, constitutive de l'ipséité, peut inclure le changement, la mutabilité, dans la cohésion d'une vie. Le sujet apparaît alors constitué à la fois comme lecteur et comme scripteur de sa propre vie, selon le vœu de Proust. Comme l'analyse littéraire de l'autobiographie le vérifie, l'histoire d'une vie ne cesse d'être refigurée par toutes les histoires véridiques ou fictives qu'un sujet raconte sur lui-même. Cette refiguration fait de la vie elle-même un tissu d'histoires racontées.²⁹⁶

²⁹² Zofia Bobowicz narre d'ailleurs dans *De Laffont à Vivendi, mon Histoire de l'édition française*, Le bord de l'eau, Paris, 2014, cette difficile négociation entre l'auteur et l'éditeur où la qualité de la prose semble moins importante que l'identité-mêmeté de l'auteur qui assure au lecteur la possibilité d'obtenir des informations sur un territoire qu'il connaît peu et que l'actualité, durant la Guerre froide, porte au-devant de la scène médiatique.

²⁹³ PORRA, Véronique, *Langue française, langue d'adoption : une littérature « invitée » entre création, stratégies et contraintes, (1946-2000)*, Olms Verlag, Hildesheim-Zürich-New York, 2011.

²⁹⁴ RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, op.cit, p.147.

²⁹⁵ *Ibid.*, p. 148.

²⁹⁶ RICŒUR, Paul, *Temps et Récit III*, Seuil, Paris, 1991, p. 443.

De ce fait, l'identité narrative permet d'opérer la réconciliation entre l'identité-mêmeté et l'ipséité, puisque l'individu constitue celle-ci en récitant sa vie, celle-ci se produisant dans un monde organisé en fonction de la place qu'il occupe dans la société. C'est en fonction de la pré-narrativité²⁹⁷ des événements humains que leurs configurations²⁹⁸, au sein d'une mise en intrigue²⁹⁹, sont possibles. Cependant, cette identité narrative n'existe que lorsqu'elle est objet de réception, cette identité nécessite la stase³⁰⁰ d'autrui pour pouvoir se manifester. L'opération de configuration, élément central de l'identité narrative, consiste pour le sujet à choisir dans la trame des possibles un récit légitimant de son action.

Les travaux de Homi K. Bhabha permettent de préciser cette importance du récit dans les constructions identitaires nationales et personnelles dans un contexte interculturel. En effet, son travail vise à montrer le fait que l'énonciateur est toujours placé dans un dispositif de culture, mais qu'il n'y est pas soumis, qu'il peut par des associations, par des processus de resémantisation construire un « tiers-espace » discursif au sein duquel il constitue un « lieu » énonciatif qui se dégage d'un déterminisme culturel de naissance. En effet, son étude de la modernité post-coloniale essaie de comprendre les sujets comme étant des points d'« intersection »³⁰¹ de différents récits nationaux et donc capables de les agencer afin de se détacher du récit communautaire pour créer leur(s) propre(s) récit(s). Ces propos sont essentiels pour notre propre travail sur l'adaptation identitaire des auteurs de la francophonie choisie d'Europe médiane. En effet, Bhabha pose la question du lieu d'énonciation et de sa prise en compte nécessaire pour l'interprétation de la parole. Il montre que dans les espaces interstitiels c'est une lecture et un récit du passé, selon une nouvelle voie, qui permet d'éclairer le présent et le futur de l'énonciation³⁰² : c'est-à-dire que c'est un récit novateur qui se crée sur un sol

²⁹⁷ RICŒUR, Paul, *Temps et Récit I*, Seuil, Paris, 1991, p. 115

²⁹⁸ *Ibid.*, p.127.

²⁹⁹ *Idem.*

³⁰⁰ *Ibid.*, p.147

³⁰¹ « C'est en se situant à ces intersections (et dans les interstices) de ces narrations que Rich souligne l'importance de la ré-vision historique et culturelle : le processus d'être soumis à, ou le sujet de, une histoire particulière « à soi » - une histoire *locale* - laisse la poétesse insatisfaite et angoissée quant à ce qu'elle est, ou ce que sa communauté peut être, dans le vaste flux d'une histoire transnationale. » BHABHA, K., Homi, *Les lieux de la culture, une théorie postcoloniale*, Payot, Paris, 2007, p. 20.

³⁰² « Un tel art ne se borne pas à rappeler le passé comme une cause sociale ou un précédent historique ; il renouvelle le passé et le reconfigure comme un espace « interstitiel » contingent, qui innove et interrompt la performance du présent. Le « passé-présent » devient un aspect de la nécessité, non de la nostalgie de vivre. » *Ibid.*, p. 38.

connu, mais réinterprété, qui permet à l'individu de générer une place énonciative singulière. Ainsi, la différence culturelle n'est pas pensée comme ajout d'une nouvelle culture au sein d'une communauté de culture, mais comme une resémantisation de la culture par un regard décentré.

Le sujet du discours de la différence culturelle est dialogique ou transférentiel sur le mode psychanalytique. Il se constitue à travers le locus de l'Autre qui suggère à la fois que l'objet de l'identification est ambivalent et, de façon plus significative, que l'acte d'identification n'est jamais pur ou holistique, mais s'effectue toujours par un processus de substitution, de déplacement ou de projection.³⁰³

Dans le cadre de notre corpus cette idée doit être prise au sérieux. En effet, si nous avons opté pour le terme de « francophonie choisie » pour définir ce corpus, c'est en raison de ce choix de rallier l'espace français. Cependant, cette remarque de Bhabha nous invite à questionner les substitutions, les déplacements et les projections du modèle culturel français exprimés dans les discours des auteurs. Aussi, il conviendra d'analyser en profondeur cette idée d'une « assimilation » à la culture française et l'apport ou l'effacement de la culture d'Europe médiane dans leurs propos. Il s'avère alors nécessaire de se pencher sur la façon dont les auteurs de la francophonie choisie d'Europe médiane parviennent à créer un « lieu de l'énoncé »³⁰⁴ singulier et comment celui-ci peut être reconnu comme valable et légitime par la communauté de lecteur issue du modèle culturel à intégrer. Aussi la question qui nous concerne est celle du lieu culturel à partir duquel les auteurs mettent en récit leur exil. En effet, s'ils configurent leur exil dans un cadre culture d'Europe médiane ils risquent de plonger dans cet espace de « double absence ». Peuvent-ils le faire en fonction d'un modèle français dont ils n'ont qu'une connaissance livresque ? Quel est le lieu de leur habitation ? Aussi, c'est selon une stratégie de négociation que leur configuration de la « condition de l'exilé » vise à établir un cadre commun afin de pouvoir entrer en relation et à échapper aux trois incommunications précédemment décrites.

³⁰³ *Ibid.*, p. 255.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 79.

Si communiquer, c'est entrer en relation, dès lors, cela suppose que l'allocataire écoute le locuteur, le reçoit en fonction de traits que l'auteur juge aptes à lui conférer une satisfaction. Pour que la figure de l'auteur, telle que nous l'avons décrite précédemment, s'actualise elle nécessite toujours un *autre* souhaitant reconnaître cette proposition. « C'est l'acte de lire qui accompagne la configuration du récit et actualise sa capacité à être suivie. Suivre une histoire, c'est l'actualiser en lecture. »³⁰⁵ Ainsi, la lecture est un acte récursif en même temps qu'elle actualise la diégèse développée au sein de la fiction, elle renforce la prégnance de l'identité de l'auteur et encourage les nouvelles lectures des discours de l'auteur. Lire c'est créer l'identité de l'auteur, en même temps que cette lecture dépend de l'identité pré-discursive que le lecteur attribue à l'auteur³⁰⁶. Ainsi conçue, la « fonction auteur » est une promesse qui ne se réalise que lorsqu'autrui abandonne son regard à ces discours. De ce fait, l'ethos de l'auteur doit consister en une invitation et à son actualisation dans l'acte de lecture.

La conception de l'identité développée par Camilleri dans l'ouvrage collectif *Stratégies Identitaires* peut donc s'appliquer directement à notre terrain d'enquête, c'est-à-dire d'un locuteur choisissant son identité afin d'inviter le lecteur. Taboada-Leonetti définit cette conception de l'identité comme suit :

Les stratégies identitaires, telles que nous les entendons, apparaissent comme le résultat de *l'élaboration individuelle et collective des acteurs* et expriment, dans leur mouvance, les ajustements opérés, au jour le jour, en fonction de la variation des *situations* et des *enjeux* qu'elles suscitent – c'est-à-dire des *finalités* exprimées par les acteurs- et des *ressources* de ceux-ci.³⁰⁷

Aussi, l'identité de l'auteur serait une identité adaptative qui s'exprime en fonction des situations et des ressources de l'agent. Dans le cas de notre étude, la situation est simplifiée

³⁰⁵ RICŒUR, Paul, *Temps et Récit I*, Seuil, Paris, *op.cit.*, p. 145.

³⁰⁶ « Lire, regarder une émission de télévision, c'est d'emblée construire une grille interprétative, qui se met en place non quand le lecteur tourne la dernière page du livre [...], mais dès les premiers instants de l'acte de lecture [...]. L'utilisateur n'est pas passif dans son activité de consommation médiatique, il participe au travail interprétatif, au départ des données qui lui sont fournies par l'objet médiatique produit pas une instance énonciative. » LITS, Marc, *Du récit au récit médiatique*, *op.cit.*, p. 26.

³⁰⁷TABOADA-LEONETTI, Isabel, « Stratégie identitaire et minorité, le point de vue du sociologue », in CAMILLERI, Carmel, KASTERSZTEIN, Joseph, LIPIANSKY, Edmond Marc (coll.), *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 1990, p. 49.

puisque nous considérons qu'une seule situation de communication : celle de la création d'une relation avec le lecteur français. Face à l'hétéronomie du sujet caractéristique de la modernité³⁰⁸, nous pensons que le concept de « fonction auteur » vise à réduire celle-ci puisque l'auteur est celui qui fait œuvre, son visage doit être unitaire afin de pouvoir créer une relation. La situation d'hétéronomie du sujet étant parfois résolue par l'emploi de pseudonyme, comme nous l'avons vu dans le cas de Christine Arnothy. Les ressources sont pourtant une caractéristique importante à prendre en compte, puisque c'est en fonction de son ancrage dans un cadre culturel que l'individu peut composer son visage identitaire. Pour désigner ces ressources, Michel Maslowski emploie le concept de *canon culturel* qu'il emprunte à Antonina Kloskowska.

L'identité nationale est [...] comprise comme la totalité des textes de la culture nationale, des symboles et valeurs composant l'univers de cette culture, constituant son syntagme, et surtout son noyau canonique. [...] dans les recherches sur la nationalité il convient de prendre en compte les deux aspects de ce phénomène : l'identification nationale et l'appropriation de la culture, appelée par la suite « valence ». Les deux facteurs sont soumis aux changements de situation et sont quantifiables.³⁰⁹

L'identité nationale est alors un ensemble de notions partagées au sein desquelles l'individu puise afin de pouvoir construire lui-même son identité. Cette conception de l'identité communautaire en fonction de canons culturels ne détermine pas le sujet d'avance, mais constitue un ensemble de notions auxquelles l'individu a accès. De cette façon, l'individu n'est plus exclu, passif dans le processus identitaire, mais compose, recompose, choisit son identité en fonction des ressources disponibles : aussi bien celles de la communauté, que celles disponibles grâce aux transferts culturels et notamment accessibles par la lecture. Aussi selon cette vision, l'individu n'est pas seulement passif, héritier de ressources culturelles, il a

³⁰⁸ Voir par exemple la définition qu'en donne Taylor in TAYLOR, Charles, « Les sources de l'authenticité », *Le malaise de la modernité*, Lexio, Paris, 1992, pp. 33-37.

³⁰⁹ KLOSKOWSA, Antonina, cité par Maslowski, Michel, « L'invention de l'Europe centrale » in *Culture et identité en Europe centrale*, op.cit. p. 25.

également la possibilité de commencer, dans le sens qu'attribue Hannah Arendt³¹⁰ à ce commencement, une recherche identitaire. Ainsi conçue, l'identité-héritée ne peut être considérée comme ayant une influence déterministe, mais comme étant un cadre de potentialités. Cette constitution identitaire, Ricœur la fait reposer sur l'acte de configuration identitaire, par la mise en place d'une identité narrative, le sujet a le pouvoir de commencer son récit, de se faire auteur de la sémantique de son vécu, tout en n'étant jamais l'auteur de sa vie. « En faisant le récit d'une vie dont je ne suis pas l'auteur quant à l'existence, je m'en fais le coauteur quant au sens »³¹¹.

Néanmoins, face à l'hétéronomie du sujet et à la perte d'un métarécit de légitimation³¹², il convient à cette identité narrative de se produire au sein d'un cadre qui puisse être reconnu comme légitime au sein de la communauté d'énonciation. La question est alors celle de l'inscription dans un cadre de référence recevable par le lecteur afin de créer une communauté symbolique capable de comprendre et de reconnaître la parole de ces auteurs. Afin d'étudier ces questions, nous choisissons de nous inscrire dans la voie québécoise d'analyse des communautés et des identités personnelles : nous utiliserons les analyses, issues d'une filiation ricœurienne de Charles Taylor, Charles Larmore et Gérard Bouchard. Les études du premier, du fait de son approche du fait multiculturel, ont permis de comprendre comment assurer une cohabitation culturelle, notamment par l'établissement d'une théorie du moi et des cadres de légitimation dans un but communicationnel. Taylor dans *Les sources du moi* démontre que l'individu est pris dans une tension entre singularité et communauté déterminée afin de se définir. Nous pensons que le concept de cadre de référence que Taylor vise à bâtir, peut venir consolider notre réflexion théorique.

Mon identité se définit par les engagements et les identifications qui déterminent le cadre ou l'horizon à l'intérieur duquel je peux essayer de juger

³¹⁰ « C'est parce qu'il *est* un commencement que l'homme peut commencer ; être un homme et être libre sont une seule et même chose. Dieu a créé l'homme dans le but d'introduire dans le monde la faculté de commencer : la liberté » ARENDT, Hannah, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, 1972, p. 217.

³¹¹ RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, p.191.

³¹² « Dans la société et la culture contemporaine, société post-industrielle, culture postmoderne, la question de la légitimation du savoir se pose en d'autres termes. Le grand récit a perdu sa crédibilité, quel que soit le mode d'unification qui lui est assigné, récit spéculatif, récit de l'émancipation. » LYOTARD, Jean-François, *La condition postmoderne*, Les éditions de Minuit, Paris, 1979, p. 63.

cas par cas ce qui est bien ou valable, ce qu'il convient de faire, ce que j'accepte ou ce à quoi je m'oppose. En d'autres mots, mon identité est l'horizon à l'intérieur duquel je peux prendre position.³¹³

En effet, c'est dans le récit que Taylor situe la constitution par le sujet de ses ordres de valeurs, du sens de sa vie³¹⁴. Ces récits se déroulent dans un cadre et, du fait de la crise des légitimités modernes, sont pris dans une difficulté de donation, le sujet devant constituer de façon autonome son cadre³¹⁵. Définir son cadre, c'est alors donner le lieu de son énonciation, sans celui-ci la parole ne peut être reconnue. Sans cadre la communication n'est pas possible³¹⁶, c'est en fonction d'un accord sur les cadres qu'une reconnaissance peut se produire. Aussi le travail des auteurs est de réussir à faire émerger un accord sur les cadres.

De Charles Larmore, nous retiendrons sa réflexion sur les processus d'engagement moraux. Sa réflexion se construit par un débat avec les analyses de Descombes sur le sujet et sur la possibilité de percevoir celui-ci comme un acteur libre dans un cadre déterminé. Sa réflexion conduit à penser le rapport à soi comme un rapport pratique : l'individu s'engage dans une trame éthique. Aussi, la subjectivité repose sur la possibilité de choisir au sein des ressources culturelles. L'individu est donc à la fois pris dans un dispositif culturel, qui limite ses possibilités, tout en étant libre de choisir de s'orienter.

Ma position, en revanche, est qu'il y a bien un rapport à soi fondamental qui fait de chacun de nous un sujet ou un Moi, et qu'il consiste justement dans ce fait de *s'aligner sur des raisons* qui est essentiel, non seulement à toute action, mais aussi à tout ce qui appartient au domaine de l'esprit.³¹⁷

³¹³ *Ibid*, p. 46.

³¹⁴ « C'est énoncer une autre condition fondamentale de notre sens de nous-mêmes que de comprendre nos vies sous la forme d'un récit. [...] On a souvent observé que donner un sens à sa vie en lui donnant la forme d'un récit ne constitue pas plus une option que l'orientation vers le bien ; que nos vies existent aussi dans un espace de questions auxquelles seule une narration cohérente peut apporter une réponse. » *Ibid*, p. 71.

³¹⁵ « Pouvoir répondre en son nom revient à savoir où l'on se situe, ce qu'on souhaite répondre. C'est la raison pour laquelle nous avons habituellement tendance à parler de notre orientation fondamentale en termes d'identité. Perdre cette orientation ou ne pas l'avoir trouvée, c'est ignorer qui on est : et cette orientation, une fois qu'on l'a trouvée, définit le lieu d'où l'on répond, donc son identité. » *Ibid*, p. 46.

³¹⁶ « Mais la personne qui ne posséderait pas du tout de cadre resterait hors de notre espace d'interlocution ; elle n'aurait pas de place dans l'espace où les autres se situent. Nous jugerions son état pathologique. » *Ibid*, p. 51.

³¹⁷ LARMORE, Charles, « Tournant linguistique et Moi incontournable », in DESCOMBES, Vincent,

Ce détour par la philosophie du sujet n'est pas étranger à notre travail, mais permet de comprendre son orientation et cette attention au récit. Retenons que l'identité est ce qui confère à l'individu un cadre au sein duquel il peut établir des relations, mais également que l'identité et le rapport au Moi ne se constituent pas par un rapport réflexif, mais par un rapport pratique : un engagement dans des croyances. Or, ces croyances se donnent par le récit et visent à délimiter le cadre que le sujet considère comme sien. La liberté individuelle est certes limitée par les ressources disponibles afin d'opérer les choix au sein des engagements disponibles, mais le sujet ne cesse de choisir. Enfin, ces choix se communiquent par le récit. C'est ainsi que nous comprenons les propos de Maingueneau cités plus avant, « la littérature ne peut dissocier ses contenus de la légitimation du geste qui les pose »³¹⁸, c'est-à-dire que le discours littéraire ne cesse de constituer son lieu d'énonciation. Nous pensons que ce geste constitutif se produit par le récit des engagements éthiques. C'est dans ce cadre que nous analyserons ce que Maingueneau et Cossuta ont nommé les « discours constituants »³¹⁹. En outre, nous faisons l'hypothèse que ce cadre, dans le cas des francophones choisis, est celui de la culture classique française, cependant nous gardons en tête les propos de Bhabha, et attachons une importance capitale à ces actes de resémantisation qui visent à bâtir un tiers-espace énonciatif. C'est dans le cadre de ces processus de resémantisation que nous nous inscrivons dans les analyses des imaginaires et des mythes déployées par G. Bouchard. Il considère l'imaginaire comme « un mode particulier d'appropriation du réel qui conjugue l'émotion et la raison. »³²⁰ Ce mode permet de créer des communautés et agit comme un facteur d'unification sociale. La définition qu'il donne du mythe est la suivante :

LARMORE, Charles, *Dernières nouvelles du Moi*, Puf, Paris, 2009, p. 107.

³¹⁸ MAINGUENEAU, Dominique, « Quelques implications d'une démarche d'analyse du discours littéraire », *COnTEXTES* [En ligne], 1 | 2006

³¹⁹ « Leur caractère « constituant » mobilise les deux grands registres sémantiques de la notion de *constitution* : a) acte d'instauration, comme processus par lequel le discours se légitime en construisant sa propre émergence dans l'interdiscours ; b) agencement d'une totalité textuelle, mode d'organisation, de cohésion discursive. Défini par sa prétention à fonder et à n'être pas fondé, un discours constituant est à la fois *auto-* et *hétéroconstituant* : seul un discours qui *se constitue* en thématissant sa propre constitution peut jouer un rôle *constituant* à l'égard d'autres discours. [...] Chaque positionnement est ainsi contraint de négocier sa place dans l'interdiscours, qu'il traverse et dont il est traversé. » MAINGUENEAU, Dominique, *Contre Saint Proust*, *op.cit* , p. 61.

³²⁰ BOUCHARD, Gérard, *Raison et Dérison du mythe. Au cœur des imaginaires collectifs*, Boréal, Montréal, 2014, p. 30.

Enraciné dans la psyché, stratégiquement produit et utilisé, le mythe social est une représentation collective hybride, bénéfique ou nuisible, baignant dans le sacré, commandée par l'émotion plus que par la raison, et porteuse de sens, de valeurs et d'idéaux façonnés dans un environnement social et historique donné. Au sein de ces attributs, la sacralité est le plus déterminant, et non pas la narrativité. C'est ce trait qui distingue principalement le mythe de toutes les autres représentations collectives.³²¹

Bouchard note l'importance du sujet discursif dans la constitution et les usages de mythes. Il se distingue alors de la pensée de Durkheim³²² et tente de montrer selon quels processus discursifs les mythes sont répandus, mais également comment ils se constituent. Il extrait alors huit différents jalons de la constitution mythique : les mythes s'adressent à un récepteur, ils configurent un évènement jugé fondateur, ils sont émotifs et permettent de légitimer un ethos, ils sont infalsifiables puisque sacrés, le récit s'appuie sur des actes de commémoration, ils dépendent d'une logique de persuasion discursive et sont dépendants des acteurs sociaux. Ces idées viennent nourrir notre travail sur l'adaptation et les ré-usages des mythes français par les auteurs allophones. En effet, nous faisons l'hypothèse que la légitimation et la reconnaissance du cadre ou du lieu d'énonciation des francophones choisis se font par un réemploi des mythes français, mais également par un processus de mythification de leur exil qui permet de légitimer un ethos discursif singulier qui est nécessaire pour faire émerger un autre contrat de communication que celui du témoignage.

Où et comment étudier cette identité subjective ?

Cette thèse se fixe donc pour objectif de situer le lieu d'énonciation des auteurs exiliques en provenance d'Europe médiane : lieu hérité de l'histoire, mais également généré par la réappropriation discursive des marqueurs sémantiques de l'espace français par les auteurs eux-mêmes. Notre focale se concentre donc sur les prises de paroles de ces auteurs comme étant

³²¹ *Ibid.*, p. 41.

³²² « Enfin, mon approche reconnaît une fonction centrale aux acteurs sociaux comme constructeurs de mythes alors que, dans l'esprit de Durkheim, les représentations collectives sont produites globalement par la société comme entité ou force transcendante. » *Ibid.*, p. 43.

incluses dans un dispositif hérité. Nous plaçons au cœur de notre analyse l'étude de la mise en récit de l'exil puisque, selon nous, c'est par le récit de l'évènement que l'auteur peut réinvestir son histoire de vie par le discours qu'il produit.

Néanmoins, Bourdieu dans « L'illusion biographique »³²³ met en garde contre une telle pratique. Selon le sociologue, étudier les récits de vie, comme fondement de l'identité, conduit à s'aveugler sur les omissions et les stratégies du producteur du discours, qui ne peut produire un discours que dans un champ constitué par des *habitus*.

[Cette étude] conduit à construire la notion de trajectoire comme série des positions successivement occupées par un même agent (ou un même groupe) dans un espace lui-même en devenir et soumis à d'incessantes transformations. Essayer de comprendre une vie comme une série unique et à soi suffisante d'évènements successifs sans autre lien que l'association à un «sujet» dont la constance n'est sans doute que celle d'un nom propre, est à peu près aussi absurde que d'essayer de rendre raison d'un trajet dans le métro sans prendre en compte la structure du réseau, c'est-à-dire la matrice des relations objectives entre les différentes stations. Les évènements biographiques se définissent comme autant de placements et de déplacements dans l'espace social, c'est-à-dire, plus précisément, dans les différents états successifs de la structure de la distribution des différentes espèces de capital qui sont en jeu dans le champ considéré.³²⁴

Ces remarques sont essentielles à prendre en compte pour le sociologue puisqu'il fait du cœur de l'identité celle nominale³²⁵ et d'où découle l'état civil³²⁶ de l'agent qui occupe une position sociale. Ainsi, le récit de soi serait l'expression des censures et des adaptations faites par le

³²³ BOURDIEU, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 62-63, juin 1986, pp. 69-72.

³²⁴ *Ibid*, p.71.

³²⁵ « Par cette forme tout à fait singulière de nomination que constitue le nom propre, se trouve instituée une identité sociale constante et durable qui garantit l'identité de l'individu biologique dans tous les champs possibles où il intervient en tant qu'agent, c'est-à-dire dans toutes ses histoires de vie possibles. » *Ibid*, p.70.

³²⁶ « Le nom propre est l'attestation visible de l'identité de son porteur à travers les temps et les espaces sociaux, le fondement de l'unité de ses manifestations successives et de la possibilité socialement reconnue de totaliser ces manifestations dans des enregistrements officiels, curriculum vitae, cursus honorum. » *Idem*.

sujet en fonction de la position sociale qu'il occupe. Néanmoins, dans le cadre que nous nous sommes fixés qui est celui de l'étude de la mise en relation de l'exilé, ces biais de recherche deviennent, dès lors, des enjeux centraux de la recherche ; étudier la mise en relation consiste non pas tant à se demander quelle est la place que l'individu occupe socialement, mais bien plus à étudier les adaptations de soi que produit le locuteur. Nathalie Heinich³²⁷ revenant sur l'article de Bourdieu indique que le débat concernant les récits de vie ne doit pas porter sur la validité de l'objet, mais sur la méthode d'analyse de l'objet et sur la finalité que l'on attribue à cet objet.

S'agit-il d'expliquer la logique objective d'un choix d'itinéraire par une mise à plat (une « objectivation », dans son [Bourdieu] langage) de l'ensemble des trajets possibles ? Ou bien s'agit-il de comprendre la façon dont ce trajet-ci est vécu par le voyageur ?³²⁸

Comme nous l'avons affirmé jusqu'à présent, notre but n'est pas de parvenir à tracer les lignes objectives du vécu de l'exil, mais de retranscrire la façon dont cette expérience est vécue et transmise. En outre, nous faisons de cet acte de transmission le centre de notre analyse puisque nous pensons que l'expérience exilique et la volonté d'habitation d'une nouvelle communauté peuvent se résumer à une lutte afin d'accéder à un espace de parole reconnu. Dès lors l'étude des récits de vie devient primordiale.

Dans une perspective compréhensive (qui ne serait subjectiviste, soit dit en passant, qu'à condition de s'exonérer de toute comparaison entre les différentes expériences, et de toute tentative pour dégager la structuration de l'espace des possibles telle qu'elle s'offre aux acteurs), ce récit fait partie de la matière même de l'investigation : non pas seulement ce qui permet de comprendre, mais aussi ce qui doit être compris.³²⁹

³²⁷ Nathalie Heinich, « Pour en finir avec l' "illusion biographique" », *L'Homme* 2010/3 (n°195-196), p. 421-430.

³²⁸ *Ibid.*, p. 425.

³²⁹ *Ibid.*, p. 427.

Dans l'optique compréhensive qui est la nôtre, le récit de vie devient donc central et constitue le terrain d'enquête primordial. Cette méthode consiste à réhabiliter le point de vue qu'exprime Michel Pollack dans le même numéro des *Actes de la recherche en sciences sociales*. « L'analyse de l'expérience concentrationnaire atteste à quel point [...] les individus, en tant qu'ils sont le produit d'une construction sociale, sont également une construction d'eux-mêmes »³³⁰. Cette construction de soi par le récit conduit à se détacher de la recherche de l'identité-mêmeté, sans pour autant l'exclure tant elle joue un rôle dans la réception du visage d'auteur notamment sur son visage pré-discursif.

Dans ces conditions, étudier la littérature dans son caractère communicationnel nous porte à nous intéresser à la réappropriation par le sujet à l'ordre du discours de sa propre expérience exilique, mais également du cadre énonciatif dans lequel ce récit est produit. Il ne faut pourtant pas considérer la littérature comme le duplicata de la réalité, mais comme un « univers saillant », c'est-à-dire comme un univers sur-imprimé sur le monde « réel ».

Le monde réellement réel jouit d'une priorité ontologique certaine sur les mondes du faire-semblant ; aussi devons-nous distinguer à l'intérieur des structures duelles, entre les univers primaires et secondaires, le premier étant la fondation ontologique sur laquelle le second est construit.³³¹

Le second univers est celui de la fiction qui établit une relation avec le monde réel, non de parallélisme, mais selon un caractère saillant, c'est-à-dire qu'il est une interprétation à partir du monde réel afin de construire un monde habitable. Cette prise en compte de la fiction comme informée par le réel et construisant un « monde possible » à partir de lui nécessite le recours à la communication afin de comprendre comment ce monde, dans une optique de relation, se construit-il ? Aussi, il nous incombera d'étudier les liens entre le régime biographique et fictionnel, mais également les intertextualités³³² permettant de nourrir ce monde. Cette étude

³³⁰ POLLACK, Michel, « Le témoignage (avec Nathalie Heinich) », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°62-63, pp. 3-29, Cité par HEINICH, Nathalie, « Pour en finir avec l' "illusion biographique" », *op.cit.*, p. 429.

³³¹ PAVEL, Thomas, *Univers de la fiction*, Seuil, Paris, 1988, p.76.

³³² Nous comparerons l'expérience de l'exil à celles d'autres auteurs notamment francophones, mais également issus d'Europe médiane. Cette étude nous permettra de considérer la singularité des francophones choisis d'Europe

des intertextualités nous permettra de s'intéresser à la question des réseaux migratoires d'une façon singulière. Notre étude, qui se concentre sur l'expérience exilique dans sa discursivité, n'est pas étrangère à la problématique des réseaux³³³. Au travers des ressources de la discursivité, les auteurs peuvent se créer des réseaux imaginaires dépassant les limites temporelles et spatiales. Ces réseaux physiques ou imaginaires desservent pourtant le même but : créer une solidarité qui permet de soutenir l'inscription du sujet dans la nouvelle communauté. Il nous échoit alors de nous intéresser à la façon dont les discours des migrants co-construisent un territoire relationnel capable d'être habité.

Ces questionnements ont pour but de nous délivrer un savoir sur la notion d'*exilience* afin d'en comprendre le caractère communicable de celle-ci. Ricœur dans *Discours et Communication*³³⁴ note que le discours combat l'incommunicable par la mise en relation, par la création de co-références. Aussi, l'exil, expérience limite, nécessite l'étude de la refondation de la scène communicationnelle. Notre thèse, conçue de telle sorte, puise sa légitimité dans la perception de la littérature comme discours communicationnel offert à autrui. Puisque ce n'est pas un savoir sur le monde (qui relève de l'information) que nous recherchons, mais l'expression de l'expérience et son caractère partageable (qui relève de la communication). Le terrain d'enquête littéraire semble être le seul terrain d'enquête possible, puisque ce n'est qu'en littérature que nous pouvons accéder à l'acte de *configuration* de l'expérience sans que celui-ci ne soit influencé par le chercheur. L'auteur influencé par les données présentes dans le monde, histoire et sociologie, configure celles-ci en un monde saillant, celui de la fiction. Notre analyse, par le recours à la fiction, permet de saisir l'interprétation du donné que produit le sujet et donc de cerner son entrée en communication. Comme le démontre Marielle Macé³³⁵, si la littérature offre à voir une *configuration* de l'inscription mondaine du sujet, elle permet également de voir à l'œuvre un sujet choisissant de s'orienter dans une stylistique existentielle. Si son étude est centrée sur l'acte phénoménologique de la lecture, nous pensons qu'elle éclaire également l'acte scriptif.

médiane.

³³³ HILY, Marie-Antoinette, BERTHOMIERE, William, MIHAYLOVA, Dimitrina, « La notion de "réseaux sociaux" en migration. » *Revue Hommes et Migrations*, 2004, p.7.

³³⁴ RICŒUR, Paul, *Discours et Communication*, L'Herne, Paris, 2006.

³³⁵ MACE, Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, NRF, Gallimard, Paris, 2011.

Le style cognitif désigne la manière qu'a un individu de percevoir, d'évoquer, de mémoriser les informations perçues à travers les différentes modalités sensorielles ou culturelles qui sont à sa disposition, la façon dont chaque personne, dans une situation donnée, se saisit mentalement d'un objet, et en particulier d'un objet nouveau, qui présente une structuration inhabituelle. Les styles cognitifs sont donc des attitudes, des comportements à l'égard des formes, définitoire de la fluidité de la perception. Ils reposent sur une articulation de dispositions individuelles et d'expériences traversées [...] qui, reconnaissant dans le style une catégorie de l'attentionnalité, permet de désigner de véritables allures esthétiques individuelles, des manières d'être en situation de lecture [nous ajoutons d'écriture], des modes de stylisation de soi en situation d'art.³³⁶

En effet, l'écrivain devant son œuvre choisit des parcours, des styles, il ne dit pas tout de son monde, mais choisit, sélectionne les éléments qu'il juge essentiels³³⁷, ces choix nous pensons qu'ils sont faits en fonction du respect d'une unité diégétique, mais également afin de pouvoir entrer en relation avec le public de réception. Aussi, au sein de notre corpus nous porterons une attention particulière à deux éléments que nous jugeons comme centraux au sein des actes communicationnels de la fonction-auteur.

Dans un premier temps, nous pensons que les irruptions de l'auteur au sein de la diégèse³³⁸ permettent de s'intéresser à la constitution d'une figure de l'auteur qui revient sur son monde fictionnel afin de l'analyser et de le commenter. Sorte de « laboratoire de la fiction »³³⁹, nous pensons que ces moments littéraires sont au cœur de la « conversation » littéraire, puisque l'auteur rompt le voile fictionnel pour s'adresser directement au lecteur. En outre, le corpus singulier que nous avons choisi fait émerger une question particulière : celle de la forte présence

³³⁶ *Ibid*, p.90.

³³⁷ « Ce dont il va dans cette saisie n'est ni le réel ni la réalité, mais l'essentiel. »PATOČKA, Jan, *L'écrivain, son objet*, P.O.L., Paris, 1990, p. 91-92.

³³⁸ « L'auteur-dans-le-texte entendu comme la personne qui, à haute voix, à grand bruit et tapant de temps en temps du poing sur la table explique les merveilles de l'œuvre qu'elle a composée. »PAVEL, Thomas, *La pensée du roman*, Nrf essais, Gallimard, Paris, 2003, p. 403.

³³⁹ « La littérature s'avère consister en un vaste laboratoire pour des expériences de pensée où sont mises à l'épreuve du récit les ressources de variation de l'identité narrative. »RICŒUR, Paul, *Soi-même comme un autre*, *op.cit.*, p. 176.

d'éléments autobiographiques au sein des romans, pièces de théâtre ou aphorismes. Nous postulons le fait que le « nom de l'auteur », ainsi que les paratextes, signifiants continuellement l'origine d'Europe médiane des auteurs dans les notices bio-bibliographiques, ne cessent d'informer le lecteur sur la catégorisation exilique de ces paroles. Aussi la classification de ces auteurs, comme étrangers et ayant choisi de s'exprimer en français après l'exil, vient classer l'œuvre avant même que la notion de genre de discours ne vienne à nouveau limiter la catégorisation de celle-ci. Aussi, dans une volonté de parler de la « fonction-auteur » comme opérant une unité du visage discursif des auteurs, nous pensons que l'auteur exilique est toujours contenu dans cet espace complexe entre auto-positionnement discursif et rappel de sa condition exilique renvoyant à son identité-mêmeté. Aussi nous considérerons chaque événement discursif comme en lien avec l'expérience exilique, et porterons une attention lorsque les auteurs reviennent sur cette considération et tentent de s'en distinguer. À ces prises de paroles de l'auteur dans la fiction, nous lions celles produites en condition a-fictionnelle : c'est-à-dire lors des interventions télévisuelles, radiophoniques, dans la presse et les revues ou encore sur les sites internet personnels des auteurs. Encore une fois, puisque nous postulons une réunion de l'ensemble des discours sous la responsabilité d'une unité discursive, nous pensons que ces interventions viennent renforcer ou rechapir le portrait de l'auteur, mais qu'il serait dommageable de les distinguer des énonciations fictionnelles.

Dans un second temps, nous pensons qu'une deuxième source vient influencer la figure de l'auteur. Il s'agit des situations, des actions, des finalités de la fiction littéraire mise en œuvre par l'auteur. Si nous ne confondons pas les notions d'auteur, de narrateur, ou de personnage, nous pensons cependant que les actions et la rhétorique de la fiction ne cessent de venir influencer la figure de l'auteur : si l'auteur est responsable de la fiction, comment ne pas voir qu'il est également reçu en fonction des personnages et des actions qu'il met en place. Les lecteurs témoignent déjà de ce fait lorsqu'ils achètent un livre comme une promesse, attendant de l'auteur qu'il poursuive son style, que cette nouvelle œuvre vienne confirmer son visage comme dans le cas du roman de Kundera *La fête de l'insignifiance*. Pour analyser ce lien entre fonction-auteur et fiction, nous employons le concept mis en place par D. Maingueneau d'« embrayeur fictionnel ». Il définit ceux-ci comme « des éléments d'ordres variés qui participent à la fois du monde représenté par l'œuvre et de la situation à travers laquelle s'institue l'auteur

qui construit ce monde. »³⁴⁰. Aussi, nous nous poserons la question de la façon dont le visage de l'auteur vient se refléter dans le miroir fictionnel.

Aussi, les situations mises en fiction viennent confirmer ou relayer le visage discursif de l'auteur, en outre, comme nous l'avons signalé dans de nombreux cas les œuvres fictionnelles de ces auteurs traitent de l'exil comme thème central. Aussi, nous proposons de considérer ces fictions sur l'exil comme des sortes de métacommunications, dans le sens que donne Demorguon à cette notion.

La communication, nous l'avons vu, repose sur des situations plus ou moins partagées, conflictuelles ou non, et sur des codes plus ou moins différents. La métacommunication part de ces situations et de ces codes pour mieux comprendre comment s'engendrent les difficultés de nos communications dans telles conditions, dans tels contextes.³⁴¹

Aussi selon notre conception, il serait possible d'entreprendre de considérer la littérature produite par les francophones choisis comme des sortes de réflexions sur les incommunications. La littérature serait alors un espace où sont reproduites des scènes de communication et où celles-ci sont réfléchies et analysées par l'auteur de la fiction. Aussi, nous aimerions réfléchir à ces scènes et voir comment elles répondent et orientent le lecteur dans une voie particulière afin de résoudre les trois incommunications que nous avons relevées comme étant au cœur de leurs prises de parole. Nous rejoignons alors un mouvement d'étude qui a décidé de « prendre au sérieux » la littérature qui, en même temps que proposant une expérience esthétique, propose également une expérience réflexive au lecteur. Martha Nussbaum développe une considération de la littérature comme une sorte de philosophie morale puisqu' « Aristote a très clairement dit que ses propos écrits fournissent au mieux une « esquisse », un « aperçu » de la vie bonne, dont le contenu doit être fourni par l'expérience et dont les visées ne peuvent être élucidées qu'en

³⁴⁰ MAINGUENEAU, Dominique, *Paratopie et scène d'énonciation*, *op.cit.*, p. 95-96.

³⁴¹ « La communication, nous l'avons vu, repose sur des situations plus ou moins partagées, conflictuelles ou non, et sur des codes plus ou moins différents. La métacommunication part de ces situations et de ces codes pour mieux comprendre comment s'engendrent les difficultés de nos communications dans telles conditions, dans tels contextes. » DEMORGUON, Jacques, *L'histoire interculturelle des sociétés. Pour une information monde*, Economica, Paris, 2002, p.16.

faisant appel à la vie et aux œuvres littéraires »³⁴². Aussi, nous faisons l'hypothèse qu'il serait fructueux d'analyser les scènes littéraires comme étant portées par une volonté d'explorer le territoire de l'expérience, d'autant plus dans le cas des œuvres que nous avons choisies, puisqu'elles ne cessent de réfléchir les expériences exiliques et les difficultés de rencontres et d'expériences interculturelles. En outre, les réflexions de Nussbaum se rapprochent du point de vue que nous avons adopté sur le mouvement migratoire au travers la notion d' « exilience », c'est-à-dire qu'elle met en avant le fait que la littérature se concentre sur le fait humain et qu'elle permet de mettre en avant la connaissance de différentes perspectives sur le même fait humain³⁴³.

En France, les philosophes ont également mené un mouvement conceptuel permettant de penser la littérature comme une recherche réflexive. Jacques Bouveresse dans *La Connaissance de l'écrivain : sur la littérature, la vérité et la vie*³⁴⁴ fait le pari de considérer cette littérature au sérieux et d'apprécier le suspend littéraire comme un moment d'analyse. Afin de mettre en exergue la spécificité de la connaissance littéraire, il distingue entre une connaissance théorique et celle pratique.

Intervient le concept de connaissance pratique, autrement dit, d'une connaissance qui n'est pas, comme celle de la science théorique, propositionnelle et qui a un rapport direct avec la question de savoir comment nous pouvons ou devons vivre. Ce qui confère ici une importance particulière à la littérature est le fait que, comme le dit Putnam, « l'imagination et la sensibilité sont des *instruments* essentiels du raisonnement pratique.³⁴⁵

³⁴² NUSSBAUM, Martha, « La littérature comme philosophie morale », in LAUGIER, Sandra, *Ethique, littérature, vie humaine*, Puf, Paris, 2006, p.45.

³⁴³ « Ce que je veux souligner en revanche, c'est que Tagor et Alcott entendaient tous les deux par-là : les capacités de pensée et d'imagination qui nous rendent humains et font de nos relations des relations humaines riches, plutôt que des relations de simple usage et manipulation. Lorsque nous nous rencontrons en société, si nous n'avons pas appris à voir à la fois nous-même et autrui de cette manière, en imaginant en l'autre les facultés intérieures de pensée et d'émotion, la démocratie est vouée à l'échec. Car la démocratie est construite sur le respect et l'attention, et ces qualités dépendent à leur tour de la capacité de voir les autres comme des êtres humains et non comme de simples objets. » Nussbaum, Martha, *Les émotions démocratiques : comment former le citoyen du XXIe siècle ?*, Climats, Flammarion, Paris, 2011, p. 14.

³⁴⁴ BOUVERESSE, Jacques, *La Connaissance de l'écrivain, Sur la littérature, la vérité et la vie*, Agone, Paris, 2008.

³⁴⁵ *Ibid*, p. 63.

Ainsi, le monde littéraire peut agir comme un terrain de connaissance dès que l'on accepte de reconnaître une valeur aux raisonnements pratiques. De la même façon que Maingueneau refuse de considérer la figure de l'auteur comme en suspens, retirée du monde, la philosophie de la littérature développée par Bouveresse refuse d'isoler ce savoir des autres.

La question à laquelle le roman essaie de répondre serait, dans ces conditions, est peut-être moins « Pourquoi vit-on ? » ou « Comment doit-on vivre ? » que « Comment réussit-on à vivre ? » Cela ne serait pas forcément très éloigné de ce que suggère Pavel, à savoir que le problème du roman est celui de l'homme individuel aux prises avec « la difficulté d'habiter le monde » ; autrement dit, d'y mener une existence à laquelle il soit possible d'attribuer ce qu'on appelle un sens, ou encore une existence capable de constituer la réalisation au moins partielle d'un idéal, en dépit de tout ce qui peut sembler conférer à la vie humaine en général un caractère à première vue insignifiant.³⁴⁶

Aussi, nous aimerions dans cette thèse prendre en considération ces pistes de recherche et nous intéresser au matériau littéraire comme apportant un savoir pratique sur l'exil et la recherche d'une relation avec le public ou la société française. À partir de ces réflexions pratiques, il nous incombera de théoriser afin de pouvoir détenir un savoir communicationnel sur les enjeux de l'exil et la façon dont l'agir communicationnel des francophones choisis est mis en ordre afin de pouvoir réussir à habiter une nouvelle communauté. Nous ne sommes pas très loin des réflexions de J-M Schaeffer lorsqu'il se penche sur l'intérêt fictionnel. En effet, dans l'ouvrage théorique *Pourquoi la fiction ?*³⁴⁷, il propose de penser la connaissance littéraire comme se faisant par une « immersion mimétique », et de quitter le modèle platonicien³⁴⁸ quant à la *mimesis*. La littérature comme les autres actes de feintises ludiques permet donc au lecteur de se projeter dans un monde fictionnel et d'apprendre des autres perspectives. La littérature n'est plus alors rejetée de l'univers « réel »³⁴⁹, mais est une pratique du monde réel, qu'il faut

³⁴⁶ *Ibid.*, p. 87-88.

³⁴⁷ SCHAEFFER, Jean-Marie, *Pourquoi la fiction ?*, Seuil, Paris, 1999.

³⁴⁸ *Ibid.*, p. 42.

³⁴⁹ *Ibid.*, p. 212.

comprendre dans son potentiel d'accroître nos connaissances perspectivistes. C'est ainsi que Bouveresse récuse les analyses qui s'en tiendraient à la littérarité du texte, pour refuser de percevoir celui-ci comme un discours portant sur le monde et étant adressé.

Je ne crois pas [...] que ce que nous communiquent les textes littéraires a trait en premier lieu au langage dans lequel ils sont écrits : « Dans un texte littéraire, le « message » communiqué concerne toujours et d'abord la langue ; tout autre élément d'information n'est qu'un supplément secondaire. » [Lecerclé, *L'emprise des signes, Débat sur l'emprise des signes*, Le seuil, Paris, 2002, p. 36] Même s'il peut être vrai que le « texte littéraire est toujours aussi, et d'abord une réflexion sur la langue » [Ibid, p. 38], il ne résulte pas de cela que ce que l'auteur communique en premier lieu au lecteur soit cette réflexion ou le résultat auquel elle a abouti. Qu'elle soit comprise de cette façon-là ou d'une autre, l'idée que le texte littéraire est autoréférentiel et nous parle essentiellement de lui-même ou de la façon dont le langage y est utilisé me semble reposer sur une illusion complète ou sur le genre de cécité délibérée dont les théoriciens se montrent souvent capables. Comme le fait remarquer Ronald Schusterman, « on ne peut guère prétendre que le contenu sociomoral de textes comme *La Divine Comédie*, *Germinal* ou *La Peste* est secondaire par rapport à leur message métalinguistique [Ibid, p. 60].³⁵⁰

C'est selon cette idée que T. Todorov, que l'on peut également considérer comme francophone choisi, après avoir relayé les voix des formalistes russes en France, dans ses derniers essais littéraires, tente de montrer l'importance de l'acte fictionnel comme un acte réflexif. Son ouvrage *La littérature en péril* retrace le parcours qui a amené à détacher la pratique littéraire de la réalité jusqu'à parvenir à un « art pour l'art ». Néanmoins, Todorov dans ces considérations sur le recentrement des études littéraires, qu'il estime nécessaire, remarque qu'il

³⁵⁰ BOUVERESSE, Jacques, « La littérature, la connaissance et la philosophie morale », in *Ethique, littérature, vie humaine, op.cit.*, p. 101.

est essentiel de comprendre la littérature comme un discours adressé³⁵¹ : c'est-à-dire d'inscrire celle-ci dans le dispositif dont elle est issue, mais également comme étant un discours portant un sens. Si le discours littéraire a donc un sens, s'il permet de s'ouvrir à d'autres perspectives³⁵², alors nous souhaiterions dans cette étude comprendre la perspective de ces francophones choisis sur les relations interculturelles, sur leur rapport à la France et au territoire exilique, ainsi que sur l'Europe pensée comme « modèle culturel », avant que d'être une union. Ce mouvement réflexif ne peut être effectué que dans un second temps, lorsque nous aurons étudié la façon dont ils s'insèrent dans la communauté de culture française puisque leur réflexion est souvent issue de cette difficile intégration. Toutefois, le fait que ce mouvement réflexif nous semble secondaire, ne veut pas dire qu'il n'influence pas le visage de l'auteur, mais qu'il est la résultante tout en venant modifier ce visage : c'est donc dans un mouvement circulaire que nous analyserons les insertions dans le dispositif littéraire français, mais également les réflexions sur le modèle culturel français comme pouvant générer des pistes de réflexion pour la communication quand elle considère que l'un de ses enjeux et de mieux comprendre les relations interindividuelles. Nous pensons donc que la littérature fonctionne comme un discours qui crée son contexte d'apparition, mais également qui le réfléchit. Aussi, nous suivons la piste proposée par Johannes Angermuller afin de percevoir l'acte interprétatif, non comme détaché de ses aspects sociaux, mais comme une pratique au cœur des jeux de sociabilité.

C'est en ce sens que l'interprétation doit être considérée comme une activité profondément sociale. Dans l'acte de lire et d'écrire, les lecteurs relient les textes à leur contexte d'énonciation. Contrairement aux modèles séparant texte et contexte, les approches pragmatico-énonciatives du discours conçoivent le contexte comme une construction dynamique et créative du lecteur. Il n'y a pas de texte envisagé comme une surface de sens immanent d'un côté, que l'on placerait dans un contexte envisagé comme une totalité socio-historique de l'autre. Le texte a besoin de lecteurs qui cherchent avec acharnement quels sont les contextes nécessaires pour acquérir une compréhension de celui-ci. Ainsi, le contexte n'est ni stable, ni donné ; il se

³⁵¹ TODOROV, Tzvetan, *La notion de littérature*, Seuil, Paris, 1987, p. 23.

³⁵² TODOROV, Tzvetan, *La littérature en péril*, Champs essais, Paris, 2007, p. 87.